

# Oraison



## Quand l'enfer devient paradis !

1. Encore que dans l'état du pur amour on ne recherche point ses avantages et ses intérêts, ce pur amour pourtant ne laisse pas de nous en procurer encore de plus grands, puisqu'il est très vrai que Dieu ne pense jamais plus à nous et à nous enrichir spirituellement, que lorsque nous nous oublions nous-mêmes pour ne penser qu'à lui ; et qu'il est très vrai que nos intérêts ne sont jamais plus siens que lorsque, par un effet de ce pur amour, nous les perdons dans la volonté et bon plaisir de Dieu ; et que c'est là la disposition intérieure telle qu'il faut pour nous procurer une vie heureuse et contente, ainsi qu'une mort douce et tranquille, telle qu'elle doit être pour nous conduire avec assurance

dans la bienheureuse éternité. [...]

2. Une fois que l'âme en est venue à ce point d'aimer Dieu du pur amour, je veux dire de l'aimer jusqu'au point de sacrifier tous ses intérêts à son bon plaisir par le *fiat* réitéré en tout ce qu'il lui plaira faire d'elle, au point d'établir son contentement à voir que son Dieu se contente, et de ne rien vouloir ni rien lui demander que l'accomplissement de sa très sainte et paternelle volonté ; une âme, dis-je, qui est dans cet état, ne peut-elle pas dire avec vérité qu'il ne lui arrive que ce qu'elle veut, et que tout ce qu'elle veut arrive, puisqu'il n'arrive rien et ne saurait rien arriver, que par l'ordre de cette suréminente volonté ?

3. Si Dieu voulait condamner cette âme aux enfers, aimerait-elle assez cette adorable volonté de Dieu pour l'accepter jusqu'à ce point, et dire *fiat* sur ce décret ? Quand ce que vous me dites ne serait point une supposition impossible, l'enfer qui est un lieu de rage et de désespoir ne pouvant être l'habitation du pur amour et de la volonté de Dieu ainsi amoureusement acceptée, comment pourrais-je ne point vouloir alors un enfer qui me serait un paradis si doux ?

4. Oui, je trouverais mon paradis dans cet enfer, puisque je m'y reconnaîtrais le sujet du bon plaisir et du contentement de mon Dieu, qui est ce que j'aime et estime le plus ; et puisque je m'y souviendrai que cette Majesté infinie de Dieu qui remplit tout, n'est pas moins dans l'enfer que dans le paradis, et qu'elle n'est pas moins avec toute sa béatitude et toutes ces adorables perfections dans ce lieu d'horreur que dans les splendeurs du plus haut des cieux. Comment ne serais-je pas ravi de me voir dans un lieu qui serait le ciel de

mon Dieu, et de m'y voir pendant l'éternité la victime de sa toute adorable et suraimable volonté, si j'ai établi dans le temps la perfection et la pureté de mon amour et de mon bonheur à être sa victime, et à vouloir bien être sa joie quand même il ne serait et ne voudrait point être la mienne ?

Alexandre Piny (1640-1709), État du pur Amour, ch. VIII

**L'AUTEUR** Cf. Oraison n° 52.

**LE TEXTE** Contemporain de Fénelon, confronté comme lui à l'opposition janséniste envahissante, Piny pousse à l'extrême l'invitation à l'abandon entre les mains de Dieu comme clef de toute vie spirituelle, comme l'indique le titre complet de l'opuscule d'où nous tirons ce passage : *État du pur amour pour bientôt arriver à la perfection, par le seul fiat dit et réitéré en toute sorte d'occasion*, paru en 1676. La langue en est un peu lourde, et nous nous sommes permis de la rectifier ici ou là.

§ 1. Pour Piny comme pour Fénelon, « *l'état du pur amour* » est l'aboutissement de la vie spirituelle. L'expression a inquiété ceux qui, prenant le mot *amour* en un sens très sentimental, ont voulu y voir une sorte de libertinage mystique, alors que ce *pur amour* est l'état de la volonté totalement ajustée à la volonté de Dieu, celui qui aime ne connaissant plus aucun retour sur soi. Il est vrai qu'il ne ressent plus d'effort, d'où l'accusation de quiétisme souvent attachée au pur amour, mais au sens où son équilibre est celui d'un cycliste en pleine vitesse, et non pas celui du même cycliste à l'arrêt. Alors se vérifie pour lui la parole de Jésus dans l'Évangile : « Qui perd sa vie la trouve. »

Cet équilibre dynamique est aussi bien notre bonheur, car Dieu n'a pas d'autre volonté que ce bonheur. Et cela supprime du même coup l'appréhension que nous pourrions avoir de notre passage dans l'au-delà : lorsque le moment en sera venu, puisque le pur amour nous fait vouloir ce que Dieu veut, nous vivrons ce passage dans le même bonheur de faire sa volonté : le cycliste ne s'arrêtera pas sur une chute, mais mettra tout simplement pied à terre.

§ 2. Lorsque notre volonté est unie à celle de Dieu, il est aussi vrai de dire que Dieu fait notre volonté, que de dire que nous faisons la sienne. Voulons ce que Dieu veut, et toute sensation de manque disparaîtra, et nous serons toujours heureux !

§ 3. Piny introduit ici la fameuse « supposition impossible », que l'on reprochera tant aux quiétistes, mais qui se trouve en fait chez saint François de Sales et beaucoup d'autres : si je m'abandonne à la volonté de Dieu, et que Dieu veuille me damner, puis-je renoncer à mon salut sous prétexte d'amour de Dieu ? C'est bien là que passe la ligne de fracture entre la grande tradition chrétienne, celle d'un abandon confiant, et non pas paresseux, à la volonté de Dieu, et le jansénisme : ce dernier envisage le salut de façon purement abstraite, en termes de mérite ou de dé-merite, et non en termes de grâce. Il est sûr que nous ne méritons pas d'être sauvés, pas plus que d'être créés, mais il est non moins sûr que l'Évangile nous annonce que Dieu nous a fait grâce, que nous sommes sauvés, et non pas que nous le serons peut-être si nous le méritons (position des pélagiens du temps de saint Augustin) ou si Dieu fait un miracle de plus (position de Calvin et des jansénistes).

§ 4. L'enfer n'est qu'un paradis à l'envers, dans lequel l'amour est devenu insupportable à ceux qui ne veulent pas aimer : l'enfer n'est que le degré ultime du repliement sur soi. Un peu plus haut, Piny cite le mot célèbre de saint Augustin et saint Bernard : « Il n'y aura pas d'autre bois au feu de l'enfer que ta volonté propre ! »



François Malaval (1627-1719) ou la

## PRATIQUE FACILE pour élever l'âme à la contemplation

*Ou l'on explique la nature de la contemplation qui est déjà passée en habitude, et qui produit une familiarité entre Dieu et l'âme (suite)*

C'est un goût parce que l'âme fait avec délectation ce qu'elle faisait auparavant avec travail ; c'est un goût parce que l'âme se sent plus forte et plus soutenue qu'elle n'était avec la simple lumière ; c'est un goût parce qu'elle détrempe et assaisonne de sa douceur tout ce que nous faisons ; un goût expérimental, non pas dans l'opinion ou dans la raison, car d'autres opinions, d'autres raisons nous pourraient faire changer, mais dans une expérience claire et sensible que nous ne pouvons pas expliquer, et que nous ne pouvons pas nier aussi<sup>1</sup> ; un goût de Dieu, non pas simplement de ses perfections, de ses mystères, de ses faveurs, mais de Dieu même, en qui nous trouvons une complaisance amoureuse et un souverain repos, nous suffisant qu'il soit Dieu sans particulariser ce regard ni faire réflexion sur la manière dont Dieu se laisse voir et goûter, ce qui serait troubler son opération ; un goût de Dieu présent, d'autant que la présence de Dieu qui nous l'a apporté, persévère en nous avec cette douceur intime et que l'un est fortifié de l'autre<sup>2</sup>.

[...] Ce que l'on connaît dans la contemplation est au-dessus de toute conception et de toute pensée de la science humaine, et qui ne se peut exprimer par des paroles, comme nous l'avons insinué quelque fois ; et comme le disent tous les mystiques, cette incompréhensibilité produit l'admiration, l'admiration la complaisance, et la complaisance l'amour.<sup>3</sup> On expérimente aussi que l'âme est dans son repos et dans sa paix quand elle est recueillie par cet attrait. Si elle est dans ce repos, il faut de nécessité qu'elle aime et qu'elle puisse dire avec l'épouse du Cantique des Cantiques : « Je me suis assise à l'ombre de celui que j'avais désiré, et je goûte la suavité de son fruit. »<sup>4</sup> Cette ombre n'est autre chose que l'obscurité de la foi, à la faveur de laquelle elle s'est élevée à Dieu. Elle l'appelle « celui qu'elle avait désiré », ne sachant quel nom lui donner, parce qu'il lui est incompréhensible. Elle est assise pour goûter la douceur de son fruit, parce que sa connaissance n'est pas oisive, qu'étant un fruit de Dieu, il est fait pour être

1. Malaval exprime ici l'évidence de Dieu présent qu'expérimente le contemplatif. Mais comme tout ce qui est expérimental, on ne peut le partager avec celui qui ne l'aura pas personnellement éprouvé. De là vient que les mystiques sont à la fois certains de ce qu'ils ont expérimenté, et embarrassés pour en parler, y compris pour se dire après coup à eux-mêmes ce qu'ils ont vécu.

2. Comme tous les auteurs qui doivent parler de la contemplation, Malaval cherche à évoquer ce que « nous ne pouvons pas expliquer », et que, en même temps, « nous ne pouvons pas nier ». Les mots sont ici impuissants, parce qu'ils naissent en réalité au sein de cette expérience, qui est exactement celle de la venue à la conscience

goûté, non pas simplement pour être vu, comme sont les fruits des connaissances humaines.

*Entretien V : Que l'humanité de Notre Seigneur Jésus-Christ est un lien de la contemplation, et de quelle manière il s'en faut servir*<sup>5</sup>.

*Philothée* : Mon Père, toute méchante et imparfaite que je suis, je sens toujours un doux amour pour Notre Seigneur Jésus-Christ, et je puis appeler cet amour mon paradis sensible sur la terre. De sorte que s'il fallait que mon âme demeurât toujours confite et détrempée en suavités, je n'aurais qu'à regarder sans cesse Notre Seigneur Jésus-Christ, et je serais dans de perpétuelles consolations.

Quand j'entends une parole de l'Évangile, principalement de celles qui sont sorties de la bouche de mon bon Maître, il me semble qu'il est là présent, ou que c'est lui qui me la met dans le coeur. Tout ce que j'entends dire de Jésus-Christ, m'unit doucement à Jésus-Christ, et il m'arrive pour lors une chose que je ne sais si je pourrai l'expliquer.

*Le Directeur* : Dites-le comme vous saurez, Philothée, je suppléerai au défaut de votre explication.

*Philothée* : Si je suis dissipée, mon Père, et que l'on vienne à me parler de Jésus-Christ, il se passe en moi quelque chose de semblable à ce qui arrive quand un pot qui est sur le feu, jetant de trop gros bouillons et l'eau se répandant déjà hors du pot, on verse dedans un peu d'eau fraîche et tout à coup les bouillons s'apaisent, et ce qui était dedans se rassoit et s'affermir. Le nom de Jésus, une parole de Jésus, une action de Jésus que l'on me dira ou que je me représenterai moi-même, arrête tout d'un coup mon esprit, le calme, le rassoit, le recueille, et l'élève tellement de la dissipation où il était, qu'on diroit qu'il a été porté en un instant en quelque climat tranquille et serein, où il n'entend plus le bruit du monde et où il ne voit plus la foule des objets qui l'importunaient. (À suivre)

de ce qui était caché en nous de toute éternité : nous assistons ici à la naissance du langage, c'est-à-dire à l'avènement du Verbe dans notre chair.

3. Malaval nous décrit ici l'expérience amoureuse : elle naît comme une surprise, comme quelque chose d'incompréhensible, et si nous acceptons de la laisser nous envahir (voilà l'admiration), nous expérimentons le bonheur qu'elle porte avec elle (voilà la complaisance), et qui aboutit à ne faire qu'un avec celui qui s'est ainsi offert à nous (voilà l'amour proprement dit).

4. Cant 2, 3. Ce verset est classique chez les mystiques pour exprimer simultanément le bonheur de la contemplation, le fait qu'elle reste à l'intérieur de la foi, c'est à dire à son ombre, et sa fécondité. C'est pour cela que les auteurs aimeront le mot « fruition » pour exprimer cette expérience.

5. Malaval aborde ici la question essentielle du rôle de l'humanité du Christ dans la prière et la vie spirituelle. Fidèle à sa méthode, il va partir d'une constatation toute simple, celle de la vive émotion que provoque la seule évocation de la personne de Jésus dans la conscience de son disciple, pour peu que celui-ci le soit réellement.